

De amor y desamor y otros poemas (extraits)

María Mercedes Carranza

Volume 47, Number 1 (267), February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carranza, M. M. (2005). De amor y desamor y otros poemas (extraits). *Liberté*, 47(1), 14–21.

De amor y desamor y otros poemas (extraits)

María Mercedes Carranza

traduit de l'espagnol (Colombie)

par **Margarita Contreras et Brigitte Le Brun Vanhove**

Balance final

Sobre la cama de sábanas destendidas
un segundo del tiempo que les fue dado
se encontraron más allá de la piel.
Por un instante el mundo fue exacto y bondadoso
y la vida algo más que una historia desolada.
Luego y antes y ahora y para siempre
todo fue un juego de espejos enemigos:
sólo hubo rechazos, cuerpos solitarios,
mal aliento, ilusiones no compartidas,
cartas banales, gestos rutinarios
y un paciente velar el cadáver de aquel instante.

Tout compte fait

Sur le lit les draps défaits
le temps d'une seconde posée sur eux
on les retrouve au-delà de la peau.
Un instant le monde fut douceur et harmonie
et la vie un peu plus qu'une histoire dévastée.
Ensuite et avant et maintenant et pour toujours
tout n'est qu'un jeu de miroirs ennemis
seulement des refus, des corps esseulés
une mauvaise haleine, des illusions non partagées
des lettres banales, des gestes routiniers
et la veillée patiente du cadavre de cet instant-là.

Babel y usted

Si las palabras no se arrugaran, si fuera posible ponérselas cada mañana, como una blusa o una falda, previo uso del quitamanchas, el cepillo y la plancha. Si no se pudieran pronunciar ya más por lo brilladas y rodillonas. Si, después de un largo viaje, se botaran como la maleta, tan descosida, tan llena de letreros y de mugre. Si no se cansaran, si fuera normal y corriente someterlas a chequeo médico cada año, con diagnósticos y exámenes de laboratorio, vitaminas y reconstituyentes y hasta menjurjes para la anemia. Si las palabras hicieran sindicato en defensa de sus fueros más legítimos y reclamaran indemnizaciones por abuso de confianza a aquellos que las tratan como a violín prestado. Si algún día hicieran huelga, ¿qué opina usted, García?

Babel et vous



Si les mots ne se ridaient pas
s'il était possible de les porter chaque matin
comme on enfle une blouse ou une jupe déjà
tachée, brossée, repassée.
Si on ne pouvait plus jamais les prononcer
parce qu'ils sont usés et déjà lustrés jusqu'aux genoux.
Si, après un long voyage, on
les jetait comme une valise décousue
criblée d'étiquettes et de saletés. S'ils ne
se fatiguaient pas, s'il était normal et conforme
de les soumettre à un contrôle médical annuel
avec diagnostics et examens de laboratoire,
bourrés de vitamines et de fortifiants jusqu'aux
potions contre l'anémie. Si les
mots se syndiquaient pour défendre
leurs droits les plus légitimes et réclamer
des indemnités pour abus de confiance
à ceux qui les jettent comme un torchon
sale. Si un jour ils faisaient grève,
qu'en penseriez-vous, García ?

Oda al amor

Una tarde que ya nunca olvidarás
llega a tu casa y se sienta a la mesa.
Poco a poco tendrá un lugar en cada habitación,
en las paredes y los muebles estarán sus huellas,
destenderá tu cama y ahuecará la almohada.
Los libros de la biblioteca, precioso tejido de años,
se acomodarán a su gusto y semejanza,
cambiarán de lugar las fotos antiguas.
Otros ojos mirarán tus costumbres,
tu ir y venir entre paredes y abrazos
y serán distintos los ruidos cotidianos y los olores.
Cualquier tarde que ya nunca olvidarás
el que desbarató tu casa y habitó tus cosas
saldrá por la puerta sin decir adiós.
Deberás comenzar a hacer de nuevo la casa,
reacomodar los muebles, limpiar las paredes,
cambiar las cerraduras, romper retratos,
barrerlo todo y seguir viviendo.

Ode à l'amour



Un après-midi que jamais tu n'oublieras
il arrive chez toi et s'assied à ta table.
Peu à peu il prend sa place dans chaque pièce,
ses marques sur les murs et sur les meubles,
il va défaire ton lit et creuser ton oreiller.
Les livres de la bibliothèque, précieux tissu des années,
épousent son goût et vont lui ressembler,
les vieilles photos changeront de place.
D'autres yeux se poseront sur tes habitudes,
ton va-et-vient entre murs et étreintes
d'autres bruits de tous les jours d'autres odeurs.
Un après-midi que jamais tu n'oublieras
celui qui bouleversa ta maison et l'habita tout entière
sortira par la porte sans te dire adieu.
Cette maison il te faudra la reconstruire,
réparer les meubles, nettoyer les murs,
changer les serrures, déchirer les photos,
balayer le tout et continuer à vivre.

Patas arriba con la vida

*Sé que voy a morir
porque no amo ya nada.*

MANUEL MACHADO

Moriré mortal,
es decir habiendo pasado
por este mundo
sin romperlo ni mancharlo.
No inventé ningún vicio,
pero gocé de todas las virtudes:
arrendé mi alma
a la hipocresía: he traficado
con las palabras,
con los gestos, con el silencio;
cedí a la mentira:
he esperado la esperanza,
he amado el amor,
y hasta algún día pronuncié
la palabra Patria;
acepté el engaño:
he sido madre, ciudadana,
hija de familia, amiga,
compañera, amante.
Creí en la verdad:
dos y dos son cuatro,
María Mercedes debe nacer,
crecer, reproducirse y morir
y en esas estoy.
Soy un dechado del siglo XX.
Y cuando el miedo llega
me voy a ver televisión
para dialogar con mis mentiras.

Extrait de *Tengo miedo*, Bogotá, Oveja Negra, 1983.

*Je sais que je vais mourir
parce que je n'aime déjà plus rien*

MANUEL MACHADO

Je mourrai mortelle
après avoir dit-on traversé
ce monde
sans le rompre ni le salir.
Je n'ai inventé aucun vice
mais j'ai savouré toutes les vertus
j'ai loué mon âme
à l'hypocrisie, j'ai trafiqué
les mots
avec les gestes, avec le silence
j'ai cédé face au mensonge
j'ai espéré l'espoir
j'ai aimé l'amour
et j'ai même prononcé un jour
le mot Patrie
j'ai accepté l'infidélité
j'ai été mère, citoyenne,
fille de famille, amie,
compagne, amante.
J'ai cru en la vérité :
deux et deux font quatre
María Mercedes doit naître,
grandir, se reproduire et mourir
voilà mon existence.
Je suis un archétype du XX^e siècle
Et quand surgit la peur
je regarde la télévision
pour dialoguer avec mes mensonges.